

Baudelaire / Les peintres de la réalité

Paquerette Villeneuve

Numéro 54, printemps 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, P. (1969). Baudelaire / Les peintres de la réalité. *Vie des Arts*, (54), 70–71.

BAUDELAIRE CRITIQUE D'ART : UNE EXPOSITION DU CENTENAIRE AU MUSÉE DU PALAIS.

Non seulement le hasard fait parfois bien les choses mais il lui arrive même d'avoir de l'esprit. En novembre 1968 s'ouvraient presque simultanément au Petit Palais l'exposition consacrée à Baudelaire critique et au Grand Palais juste en face, une exposition intitulée L'Art du Réel, groupant un ensemble d'œuvres américaines d'aujourd'hui.

Bien des idées nous passent par la tête en confrontant l'accueil reçu par chacune de ces manifestations. Tous les critiques se sont engouffrés dans les salles du Petit Palais avec cette sécurité totale que donne la perspective d'avoir à admirer des œuvres consacrées par l'histoire... puis ils sont allés voir L'Art du Réel, histoire de rigoler un brin devant les œuvres actuelles des "barbares américains". N'est pas Baudelaire qui veut, capable de secouer les idées reçues!

L'Art du Réel a donc dérouté les critiques français à de rares exceptions près (Otto Hahn dans l'Espresso). Déroutés, ils n'en ont pas pour autant perdu leur souveraine conviction que tout ce qui n'est pas français pêche par pauvreté d'imagination, absence de mesure, n'est que fausse avant-garde et pour tout dire n'existe pas. Pourtant, l'Art du Réel est une exposition qui mérite bien son titre. Ce réel, c'est l'immensité de l'espace américain, la vaste nudité de l'architecture contemporaine et cet art est le chatoiement des couleurs ne supportant plus une image mais source de rythmes, de sensations directes traduites avec un talent raffiné, de perspectives infinies ouvertes avec la petite clé de la couleur sans mélange. Il est normal que cet art soit difficile à comprendre pour un français habitué à vivre dans une nature très civilisée, protectrice, faite d'une multitude de petits espaces variés où la dimension d'immensité n'intervient jamais.

"Il y a surtout des peintres parmi les visiteurs de l'exposition", me disait une critique américaine. En effet, les artistes ne se laissent pas impressionner par les barrières que créent les habitudes de civilisation; ils ne regardent que l'œuvre devant eux et s'interrogent sur les raisons de son efficacité, sur le message d'un autre monde qu'elle leur transmet. Ainsi, Ellsworth Kelly et Frank Stella, peignant de grands aplats sur des surfaces où la couleur se module en vibrations presque imperceptibles et fascinantes par cela même, inventent des perspectives dont l'œil n'arrive pas à cerner la limite, résumant un des moteurs essentiels de la personnalité américaine, le dynamisme. Depuis Barnett Newman, le précurseur, cette démarche s'est encore affirmée.

L'ensemble des œuvres (il y en a 54 en tout) va de Newman, Morris Louis, Liberman à Donald Judd, Larry Pons, Jasper Johns (une merveilleuse toile faite de chiffres blancs fondus sur une surface monochrome) et aux sculpteurs Tony Smith, Robert Morris, Antoni Wilkowsky en passant par Pollock, Still et Rothko. Cette exposition a été organisée par un tout jeune organisme créé par André Malraux, le Centre National d'Art Contemporain. En apportant aux Parisiens L'Art du Réel, le CNAC a fait une belle action et une bonne exposition.

* * * * *

L'exposition Baudelaire présentée par la Réunion des Musées Nationaux à l'occasion du centenaire de la mort du poète, couronne superbement l'ensemble des manifestations auxquelles l'événement a donné lieu. Groupant un nombre considérable de pièces diverses (le catalogue comprend 779 numéros: peintures et sculptures dont Baudelaire a parlé, lettres autographes, documents biographiques, photos et portraits de lui-même et de ses amis), elle permet de mieux s'interroger sur la personnalité complexe de l'écrivain. Il n'y a pas en lui que ce poète auquel pendant l'adolescence on s'identifie jusqu'à murmurer pour soi-même les vers troublants des Fleurs du Mal, il y a aussi le critique d'art qui n'est passé à côté ni de Corot ni de Manet ni de Boudin ni des œuvres intéressantes d'artistes moins complets, qui a su deviner chez Daumier le peintre par-delà le caricaturiste et, malgré sa partialité pour Delacroix, reconnaître chez Ingres des qualités uniques.

AU MUSÉE D'EN FACE. UNE EXPOSITION QU'IL EÛT AIMÉE: L'ART DU RÉEL.

N'oublions pas qu'il fut, dès 1860, un des premiers Français à aimer Tannhauser. "Il me semblait que votre musique était la mienne", écrivait-il au compositeur et il ajoutait, pour faire contrepoids aux sottises parues dans les journaux parisiens enragés contre Wagner: "vous n'êtes pas le premier homme, monsieur, à l'occasion duquel j'ai eu à souffrir et à rougir de mon pays".

Aucune audace n'effrayait Baudelaire. Poète de la vie moderne avec ses excès, adepte du délire des sens, il traduit ces tendances par une extrême volonté d'être présent aux artistes les plus aigus et souvent les plus controversés de son époque, dont les œuvres procuraient à son esprit dandy et aristocratique les satisfactions les plus vives. Dès le premier coup d'œil dans les salles du Petit Palais on est frappé par la qualité des tableaux qu'il a aimés et défendus devant ses contemporains, lesquels réservaient leur admiration aux peintres de bataille comme Horace Vernet ("Je hais cet art improvisé aux roulements de tambour" écrivait Baudelaire), au néo-classicisme mièvre d'un Ary Schaeffer ("ses œuvres me font l'effet de tableaux de M. Delaroche lavés par les grandes pluies") et à d'autres illustres devenus inconnus, comme le sculpteur Pradier.

L'Atelier, Le Sommeil de Courbet; Lola de Valence, l'Enfant aux Cerises de Manet; la Toilette de Corot, les premières études de ciel de Boudin, les bizarres fusains de Decamps, la série des Robert Macaire de Daumier, les délicieux lavés de Constantin Guys, peintre de la vie élégante; les dessins fantastiques de Goya et ceux de Hogarth, il n'est nul collectionneur actuel qui ne ferait ses délices d'un tel accrochage.

Toutefois à l'époque personne ne se gênait pour rire des romantiques ou pousser les hauts cris devant l'école réaliste. Heureusement Baudelaire était là pour deviner, encourager, supporter. Il défendit Manet contre ceux qui lui reprochaient de copier la peinture espagnole et traitaient de fou un des plus grands peintres de l'époque dont la seule faiblesse était de ne pas être au-dessus de ces injures. Il défendit Corot contre l'aveuglement des feuilletonnistes. Qu'écrivait La Gazette de Paris du "Dante et Virgile", tableau dans la manière tendre et lumineuse du peintre? "Deux poètes déguisés en parapluie visitent un paysage peuplé d'animaux en feutre et peint avec du jus de réglisse et de la suie combinés!"

Baudelaire a meilleur œil. "Nous avons entendu reprocher à cet éminent artiste sa couleur un peu trop douce et sa lumière presque crépusculaire. Mais il faut remarquer que nos expositions de peinture ne sont pas propices à l'effet de bons tableaux surtout de ceux qui sont conçus et exécutés avec sagesse et modération. Un son de voix clair mais modeste et harmonieux se perd dans une réunion de cris étourdissants ou ronflants, et les Véronèse les plus lumineux paraîtraient souvent gris et pâles s'ils étaient entourés de certaines peintures modernes plus criardes que des foulards de village". Baudelaire a joué un rôle particulier dans la vie de Corot. Sensible mais timide, l'artiste cacha longtemps au fond de son atelier ces paysages d'Ile de France empreints d'un sentiment si vif de la nature qui ont fait sa renommée... Craignant le public, il ne montrait dans les Salons que des toiles inspirées de l'école italienne. Sur les instances du poète et de quelques autres littérateurs, il se décida à ne plus peindre que selon son tempérament ces toiles que l'on s'arrache aujourd'hui.

Baudelaire découvre Eugène Boudin, et prédit un grand avenir au peintre de Honfleur qui allait découvrir à son tour Claude Monet. En peu de mots, Baudelaire devine, dans les Études présentées au Salon de 1859, l'importance accordée par Boudin à la lumière, dont les Impressionnistes feront la base de leurs recherches. "Ces études si rapidement et fidèlement croquées d'après ce qu'il y a de plus inconstant, de plus insaisissable dans sa forme et dans sa couleur, d'après des vagues et des nuages, portent toujours, écrits en marge, la date, l'heure et le vent... Plus tard sans aucun doute, Boudin nous étalera dans des peintures achevées les prodigieuses magies de l'air et de l'eau".

Encore une fois, Baudelaire se faisait prophétique.

Toutefois cette attitude ne l'amenait pas à mépriser les œuvres anciennes qui avaient précédé la naissance de l'art romantique. Quand les jeunes accablèrent de sarcasmes les toiles de David à l'exposition du Bazar Bonne-Nouvelle, il remit à leur place ces "rapins trop habiles qui savent trop bien peindre. Ils ne peuvent, écrivait-il, rien comprendre à ces sévères leçons de la peinture révolutionnaire, cette peinture qui se prive volontairement du charme et du ragoût malsains et qui vit surtout par la pensée et par l'âme". Il n'est que de revoir La Mort de Marat pour donner raison au poète.

"Je manque totalement de conviction, d'obéissance et de bêtise" écrivait-il de lui-même. Comme il détestait la pose, les attitudes avantageuses, les faux airs affranchis, il commença les *Curiosités Esthétiques* par ces "quelques mots d'introduction" que les peintres actuels ne feraient pas mal de relire: "Depuis M. Gustave Planche, un paysan du Danube dont l'éloquence impérative et savante s'est tue au grand regret des sains esprits, la critique des journaux tantôt niaise, tantôt furieuse, jamais indépendante, a, par ses mensonges et ses camaraderies effrontées, dégoûté le bourgeois de ces utiles guide-ânes qu'on nomme compte-rendus de Salon. Et tout d'abord à propos de cette impertinente appellation, *le bourgeois*, nous déclarons que nous ne partageons nullement les préjugés de nos grands confrères artistiques qui se sont évertués depuis plusieurs années à jeter l'anathème sur cet être inoffensif qui ne demanderait pas mieux que d'aimer la bonne peinture, si ces messieurs savaient la lui faire comprendre, et si les artistes la lui montraient plus souvent."

"Ce mot, qui sent l'argot d'atelier d'une lieue, devrait être supprimé du dictionnaire de la critique. Il n'y a plus de bourgeois depuis que le bourgeois—ce qui prouve sa bonne volonté à devenir artistique, à l'égard des feuilletonistes,—se sert lui-même de cette injure. En second lieu, le bourgeois est fort respectable; car il faut plaire à ceux aux frais de qui l'on veut vivre. Et enfin, il y a tant de bourgeois parmi les artistes qu'il vaut mieux, en somme, supprimer un mot qui ne caractérise aucun vice particulier de caste, puisqu'il peut s'appliquer également aux uns, qui ne demandent pas mieux que de ne plus le mériter, et aux autres, qui ne se sont jamais doutés qu'ils en étaient dignes."

Le seul exemple de partialité qu'il donna fut son attachement extrême pour l'œuvre de Delacroix en opposition à Ingres.

Autant Ingres, le peintre voluptueux des Odalisques et du Bain Turc reste près de nous, autant pour ma part j'avoue n'avoir jamais reçu de choc devant un Delacroix. Est-ce d'avoir trop vu de beaux Rubens? Il y a chez Rubens un laisser-aller, une absence de retenue que l'on ne trouve pas chez Delacroix. Chez le peintre français la couleur est très romantique et la composition chatoyante mais il n'y a guère que dans La Mort de Sardanapale où la sensualité de l'artiste éclate enfin naturellement dans ce corps de femme jeté comme une fourrure sur le lit du tyran. Mais on peut comprendre qu'aux yeux de Baudelaire historien, Delacroix avait à jouer le premier rôle. Quel que soit le jugement objectif porté par la postérité—et Delacroix n'a pas encore trouvé sa vraie place—il épousait les tendances profondes de son époque mieux qu'Ingres, artiste parfait mais dont l'œuvre ne pouvait devenir source d'expérience enrichissante pour ses disciples... ou alors elle le conduisait paradoxalement à une modernité extrême dont il n'est pas certain qu'aucun ait pu l'assumer. Il en fut ainsi de William Haussoulier, auteur d'un seul tableau très audacieux où il utilise le classicisme à faire des masses de couleur se détachant par opposition qui sont bien près de notre souci moderne de composition. Baudelaire fut très favorable à ce tableau intitulé "Fontaine de Jouvence". Redécouvert par le baudelairien Jonathan Wayne en 1965, il est ici exposé pour la première fois depuis le salon de 1845.

De quelques tableaux présents.

Le Sommeil, de Courbet: une toile très grande où deux beautés nues, calmes et paisibles, dorment enlacées. Elles semblent sortir tout droit d'une des pièces condamnées des Fleurs du Mal, *Les Femmes Damnées*:

"Que nos rideaux fermés nous séparent du monde et que la lassitude amène le repos!"

Les auteurs du catalogue, qui font état du froid qui existait alors entre le poète et le peintre avancent l'hypothèse suivante: "Baudelaire ne devinait-il pas que parmi les considérants du procès des Fleurs du Mal, allait peser lourd l'accusation de réalisme?"

Nous trouvons ici un très étrange portrait, par Manet, de Jeanne Duval, la fameuse mulâtresse avec laquelle le poète vécut longtemps. Peint à la fin de sa vie, Jeanne, avec ses yeux creux et sa bouche rongée ressemble à la mort. Étrange maîtresse, étrange être dont on sait peu de chose et dont on ne connaît pas le nom véritable: Duval, Lemer ou Prosper? Même les organisateurs de l'exposition n'ont pu rassembler que peu de documents: ce portrait tardif, une photo floue et une lettre du poète dans laquelle il écrivait "ma chère fille, il ne faut pas m'en vouloir si j'ai brusquement quitté Paris sans avoir été te chercher pour te divertir un peu. En attendant, comme je ne veux pas que tu sois privée d'argent même un jour, adresse-toi à M. Ancelle qui malgré ses hésitations est assez généreux".

Pourquoi la critique d'art?

L'amour de la peinture, Charles l'a hérité de son père. Ami de Condorcet, protégé du duc de Choiseul-Praslin qui l'a fait nommer contrôleur des dépenses au Sénat, Joseph-François Baudelaire a pour amis des artistes. Il lui arrive même de peindre à l'occasion. Nous pouvons voir au Musée un petit tableau à l'huile: une scène bucolique aux couleurs un peu acides et maladroitement mais ne manquant pas de sentiment. Le sculpteur Ramey et le peintre Naigeon, conservateur du Musée du Luxembourg, amis de Joseph-François feront partie du conseil de famille de Charles à la mort de son père. En effet, Baudelaire reste orphelin à 6 ans.

Dans la demeure familiale, il s'était habitué à admirer des Prud'hon, des Greuze, des Boilly. Dès l'adolescence, il est attentif à décrire les tableaux qu'il voit. En 1838 (il a 17 ans) il écrit à son beau-père: "Il y a quelques jours tout le Collège avec tous les maîtres ont été à Versailles. Le roi invite successivement toutes les écoles royales à le visiter. Nous nous sommes donc promenés dans toutes les salles... je ne sais si j'ai raison puisque je ne sais rien en fait de peinture, mais il m'a semblé que les bons tableaux se comptaient: ceux du temps de l'Empire qu'on dit fort beaux paraissent souvent si réguliers, si froids! Je parle peut-être à tort et à travers mais je ne rends compte que de mes impressions..."

Cet amour de la peinture lui vaudra en partie ses premiers déboires financiers et la menace vite réalisée par sa mère de lui donner un conseil judiciaire. En effet, deux ans après avoir reçu l'héritage paternel, il a déjà beaucoup de dettes dues en grande partie à l'achat de tableaux.

Toute sa vie il préférera la jouissance physique et intellectuelle au lourd fardeau de la conformité. L'abus des excitants pour trouver le plaisir "dans lequel on se noie" montre déjà une propension aux apaisements exquis des nerfs prématurément fatigués. Il n'avait que 44 ans quand il fut frappé d'aphasie et peu après de paralysie générale. Il mourut le 31 août 1867 à Paris, où des amis, frappés de son impécuniosité avaient demandé en sa faveur une pension de l'Instruction Publique. Il laissait derrière lui outre son œuvre de poète, les Poèmes en Prose, Mon cœur mis à nu, les *Curiosités Esthétiques*, et les merveilleuses traductions d'Edgar Poe. Verlaine avait écrit sur lui: "La profonde originalité de Ch. Baudelaire, c'est, à mon sens de représenter puissamment et essentiellement l'homme moderne... Je n'entends ici que l'homme psychique moderne, tel que l'ont fait les raffinements d'une civilisation excessive: l'homme moderne avec ses sens aiguisés et vibrants, son esprit douloureusement subtil, son cerveau saturé de tabac, son sang brûlé d'alcool, en un mot, le biliosonerveux, par excellence, comme dirait H. Taine".

L'exposition obtient un succès considérable. Lycéens et lycéennes, et gens de tous âges qui vont rafraîchir leurs souvenirs d'adolescence ou approfondir leur connaissance d'un poète qui reste présent en chacun.

PAQUERETTE VILLENEUVE